

Un des spectateurs avait été ému par l'accout de Jacques. C'était de Saint-Dutasse. Tout en regardant partir le garde-chasse entre ses gendarmes, le chevalier murmura :

—Cet homme est innocent ! .. Ah ça, est ce qu'il serait temps de suivre le conseil de Bourguignon... de me mettre sur la planche une collection d'infamies pour enrichir mes vieux jours ?

XVIII.

Tout en battant le pays à la recherche du meurtrier, les gendarmes avaient semé partout la nouvelle de l'assassinat du comte de Gabrinoff et, de bouche en bouche, elle était enfin arrivée à M. d'Armangis.

Comme l'avait déclaré le chevalier de Saint-Dutasse au juge d'instruction, le jeune homme avait quitté le château la veille au soir, en même temps que M. de Jozères, un peu avant cette dernière partie de whist qu'avait jouée le comte.

En apprenant cette mort, qui faisait veuve la femme pour laquelle il brûlait du plus violent amour, le Parisien avait sauté à cheval, et, moins d'une demi-heure après, sa monture, bouche écumante et flancs déchirés par l'éperon, arrivait dans la cour du château au moment même où le juge d'instruction venait d'entrer dans le parc pour aller relever le cadavre.

On se souvient que M. de Jozères, accouru de la ville avec ce juge d'instruction, avait été reçu par la comtesse à laquelle il accourait prodiguer les consolations. Par la fenêtre du petit boudoir, où il se tenait près de Berthe éplorée, il vit M. d'Armangis descendre de cheval.

—Le bonheur est venu en dormant à ce bon soupireur, car la mort du comte laisse le champ libre à sa passion, pensa-t-il.

Puis, s'adressant à la comtesse qui sanglotait renversée sur les coussins du divan :

—Voici M. d'Armangis qui arrive, lui dit-il.

A peine avait-il prononcé le nom du jeune homme que Berthe se redressant, soudainement frémissante, et s'écriait d'une voix secouée par la plus poignante angoisse :

—Lui ! oh ! non... qu'il n'entre pas !

Comme le magistrat la regardait tout surpris, elle ajouta rougissante et baissant la voix :

—Il me semble qu'il y aurait sacrilège à le recevoir devant le cadavre de mon époux...

Et elle se cacha le visage dans les mains après cette sorte d'aveu.

Pendant une seconde, M. de Jozères avait été procureur du roi, l'émotion subite de Berthe lui avait fait naître la pensée qu'elle soupçonnait le jeune homme d'être pour quelque chose dans la mort de son mari.

—Aurait-il poussé le garde-chasse à faire de Berthe une veuve ? s'était-il demandé d'abord.

Mais la courte confession de Mme de Gabrinoff éteignait subitement cette supposition dans l'esprit du magistrat.

Puis, s'adressant à la comtesse :

—Mon enfant, ajouta-t-il, à cette heure que la curiosité de ceux qui vous entourent se préoccupe des plus petits détails, vous ne pouvez refuser votre porte à un ami intime de la maison. Il faut recevoir cette visite.

Il achevait comme un domestique se présentait à la porte du boudoir demandant si la comtesse était visible pour M. d'Armangis.

—Faites entrer, dit Berthe obéissant au conseil de son tuteur.

Pâle, ému, le visage morne, M. d'Armangis apparut bientôt aux regards du magistrat qui le guettait à son arrivée.

—Toi, tu as beau faire une triste mine de circonstance, tu dois, au fond, bénir le bel exploit du garde-chasse, pensa M. de Jozères.

Le visiteur s'inclina devant la veuve qui, les yeux noyés de larmes, lui tendit silencieusement une main sur laquelle il déposa un respectueux baiser. Le procureur eut pitié du mutuel embarras des deux jeunes gens qui se regardaient sans parler et prit la parole :

—Avez-vous entendu dire qu'on ait arrêté le coupable ?

—Non. Sur ma route, j'ai rencontré les gendarmes qui, aidés des paysans, parcouraient le pays en tous sens. On craignait qu'il n'eût franchi la frontière, répondit l'interrogé, dont les yeux ne quittaient pas la comtesse qui avait repris sa pose affaissée sur le divan.

—Ah ! le misérable n'a pas tardé à exécuter la menace que vous et moi nous avons entendue l'autre soir ! continua M. de Jozères.

Il y eut chez M. d'Armangis comme un besoin de protester contre cette clameur publique qui accusait aveuglément un homme sans preuve positive.

—Est-il bien le coupable ? dit-il lentement.

A cette question, Mme de Gabrinoff releva sa tête inclinée et, regardant le jeune homme en face, elle demanda en pesant sur les mots :

—Quel autre pouvait donc vouloir la mort de mon mari ?

A ce moment, les cris haineux des paysans groupés devant la grille annonçaient l'arrivée de Jacques et des gendarmes qui l'avaient capturé.

Cette tempête de malédictions raviva le désespoir de Mme de Gabrinoff, qui se jeta le visage sur les coussins en faisant entendre de douloureux sanglots. M. de Jozères crut devoir emmener M. d'Armangis et lui souffla à l'oreille :

—L'isolement calmera mieux cette pauvre femme que nos banales consolations.

Et, lui prenant le bras, il entraîna le jeune homme qui sortit les yeux tournés vers Berthe, comme quêteur un regard d'adieu. Mme de Gabrinoff demeura immobile.

Ils arrivèrent dans le vestibule à temps pour assister à l'interrogatoire de Jacques et à sa confrontation avec le cadavre de la victime qu'on venait d'apporter dans cette salle.

Quand, après avoir protesté de son innocence, Cardoze avait été entraîné par les gendarmes, le juge d'instruction s'était rapproché du procureur du roi qui lui faisait signe :

—Et bien ? demanda M. de Jozères.

—Cet homme est l'assassin.

—Vous avez trouvé des preuves ?

—Une seule, mais elle est convaincante.

—Laquelle ?

—C'est l'arme qui a servi au meurtre. Elle a été relevée à un mètre du cadavre.

Après avoir appelé son greffier qui était porteur du couteau de chasse, le juge le lui prit pour le présenter au procureur du roi en ajoutant :

—On affirme que ce couteau a été donné au misérable par le défunt.

—C'est vrai, je puis aussi vous l'attester, dit M. de Jozères en reconnaissant l'arme.

—A son second interrogatoire, je présenterai cette preuve au prévenu.